

Anthropologie et Sociétés



DEVEAULT Audrey et Michaël LESSARD (dir.), 2021, *Mourir au 21^e siècle : entre corporalités et technologies*. Montréal, Éditions Yvon Blais, 138 p., bibliogr.

Benjamin Mathiot

Volume 45, numéro 1-2, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1083811ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1083811ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mathiot, B. (2021). Compte rendu de [DEVEAULT Audrey et Michaël LESSARD (dir.), 2021, *Mourir au 21^e siècle : entre corporalités et technologies*. Montréal, Éditions Yvon Blais, 138 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 45(1-2), 344–346. <https://doi.org/10.7202/1083811ar>

travail, la gestion du dégoût et des corps en désuétude, le manque flagrant de personnel, d'équipement, de formation et de reconnaissance. Ces travailleuses sont considérées comme étant facilement remplaçables alors que l'auteure soutient que c'est justement par leur connaissance des histoires de vie et des préférences des résidents qu'elles arrivent à faire une différence dans leur vie. L'adage « ailleurs comme chez soi [*home from home*] » tant promu par le centre d'hébergement est rendu impossible par les conditions structurelles.

C'est à travers cinq chapitres équitablement répartis que l'auteure aborde ces différentes réalités. Cet ouvrage pourrait être qualifié d'hymne à l'importance de l'humain dans son entièreté, son individualité et ses besoins, tant en ce qui concerne les résidents que les travailleuses. C'est dans la prise en compte des détails du quotidien que la vie devient plus agréable à vivre, tout comme le travail.

Le lecteur peut parfois deviner l'indignation de l'auteure face à certaines situations en tant que personne, mais aussi en tant qu'infirmière. Son éthos professionnel teinte certaines de ses observations, descriptions et analyses. Son souci du détail rend quelquefois la lecture longue et ardue, même si la nécessité de traduire le plus finement possible les scènes dont elle est témoin est compréhensible.

Cet ouvrage s'adresse à un public averti qui s'intéresse aux conditions de vie des personnes du grand âge et aux conditions de travail des soignants en centre d'hébergement. Les concepts utilisés sont facilement traduits, permettant ainsi au lecteur profane d'en profiter pleinement malgré la difficile réalité transcrite.

Référence

GOFFMAN E., 1991 [1961], *Asylums: Essays on the Social Situation of Mental Patients and Other Inmates*. Londres, Penguin.

Sabrina Lessard
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

DEVEAULT Audrey et Michaël LESSARD (dir.), 2021, *Mourir au 21^e siècle : entre corporalités et technologies*. Montréal, Éditions Yvon Blais, 138 p., bibliogr.

Issu du colloque « Mort, corporalités et technologies » tenu en 2019 à la Faculté de droit de l'Université McGill, l'ouvrage collectif présenté ici réunit chercheurs en droit et étudiants en histoire de l'art, sémiologie et études littéraires. Les auteurs s'intéressent à la relation entre deux dimensions de la mort contemporaine — biologique et numérique —

passées au crible du rôle médiateur des nouvelles technologies, qui décuplent les usages potentiels de l’empreinte laissée par le défunt, ces derniers entraînant une série d’enjeux sociaux, culturels, politiques et juridiques.

Notamment, c’est la relation entre l’identité d’un individu et ses dépouilles virtuelles — la seconde s’émancipant de la première par un double mécanisme d’autonomisation (Gidrol-Mistral et Hulin, chap. 2, p. 36), pour exercer sur le monde des vivants une fonction performative — que l’ouvrage expose, comme indice permettant d’accéder à nos représentations contemporaines de la mort.

Les directeurs de l’ouvrage, Audrey Deveault et Michaël Lessard, articulent une réponse en deux temps. D’abord, dans le premier chapitre Mariève Lacroix souligne comment le cadavre vient défier les catégories classiques du droit qui séparent de façon mutuellement exclusive les personnes et les choses, qu’un retour aux réflexions sur la notion de « dignité humaine » doit permettre de dépasser (p. 28). L’auteure tentera de saisir la mort dans son épaisseur anthropologique (p. 18) par l’étude d’œuvres de fiction, de jeux vidéo, d’expériences sensorielles ou la narration d’un film documentaire et d’un ouvrage au sujet de l’expérience de condamnés à mourir du VIH, autant de thèmes qui appelleraient des commentaires méthodologiques au cas par cas. Dans cette diversité de propositions, deux éléments font office de fil rouge en ce qui a trait au travail sur la mort effectué par les technologies : la façon dont la mort investit l’espace public et les effets des morts simulées sur les représentations que nous nous en faisons.

Une publicisation particulière de la mort débute (ou trouve son origine) dans les années 1950 : on prête à la mort d’investir l’espace public par différents aspects, notamment quand elle concerne la mort de célébrités ou les morts jugées hors-normes, mais aussi dans des discours sur la mort et son rôle politique et social. S’ajoute avec les nouvelles technologies la possibilité de publiciser des morts plus intimes et individuelles, celles de nos proches, par la survivance de leur avatar numérique après leur mort biologique (Seraiocco, chap. 3, p. 58), phénomène se perpétuant jusque dans la construction de formes impressionnistes (p. 65) de leur identité par le biais d’agents conversationnels avec lesquels les endeuillés peuvent continuer d’échanger. La continuité entre la vie et la mort se substituerait à la représentation classique d’une séparation claire entre les deux, nous éloignant une fois de plus du confort des catégories mutuellement exclusives et pouvant altérer profondément les formes de deuil documentées jusqu’ici.

Que ce soit par les stimulations sensorielles provoquées par le projet *Famous Deaths*, qui propose de faire l’expérience virtuelle de la mort de personnes célèbres, ou comme processus mécanique dans les expériences vidéoludiques, la mort simulée s’insère dans un large débat sur ses effets. Ce type de simulation offre-t-il la promesse de mieux comprendre la mort elle-même par le biais de stratégies indirectes (Solbes, chap. 4, p. 76) ou, au contraire, est-ce qu’il nous désensibilise ? En toile de fond, un risque : celui d’un déplacement analogique, dans l’espace virtuel, du registre linguistique sur la mort, alors que son passage par la lessiveuse des technologies pourrait en faire un objet totalement différent (Dumoulin, chap. 5, p. 103), annonçant de futures batailles conceptuelles aussi complexes qu’intéressantes.

Une fois admise l’idée que la technologie occupe un rôle croissant dans la redéfinition de nos représentations de la mort, que reste-t-il de la fin de vie elle-même ? S’inscrivant dans le prolongement des avertissements de Andy Warhol et James Graham Ballard quant aux effets des machines sur le statut de « sujet » (Boutin, chap. 6), l’ouvrage nous laisse sur un retour

brutal aux réalités expérientielles des individus par l'analyse des archives de condamnés à mourir du SIDA. Par ce biais, il s'agira d'aborder le rôle médiateur des technologies sur notre existence biologique et sociale avec une prémisse paradoxale qui lui donne un caractère moral indéterminé : entre peur de mourir et espoir de prolonger sa vie (Roy-Côté, chap. 7, p. 129), la technologie — notamment médicale — pourrait bien nous avoir fait entrer dans l'ère d'une inquiétude : prolonger nos vies jusqu'à les dévorer.

Alors que la mort oblige l'anthropologue à mettre en place des méthodes originales pour accéder à la connaissance de ses enjeux, l'étude d'œuvres artistiques est une piste prometteuse, bien au-delà de sa capacité à illustrer les enjeux juridiques de notre époque. Cet ouvrage en est un bel exemple et intéressera l'anthropologie tant pour son point de vue sur les représentations contemporaines de la mort que comme artefact culturel en lui-même. *Mourir au 21^e siècle : entre corporalités et technologies* nous invite à saisir le rôle des technologies dans nos vies, dans et au-delà du monde sensible, pour continuer de dresser les contours d'une véritable thanatopolitique (Taïeb 2006) à partir des éléments qui font de la mort un événement organique croisé d'un ensemble complexe de croyances, d'émotions et d'activités (Engelke 2019).

Références

- ENGELKE M., 2019, « The Anthropology of Death Revisited », *Annual Review of Anthropology*, 48, 1 : 29-44.
- TAÏEB E., 2006, « Avant-propos : du biopouvoir au thanatopouvoir », *Quaderni*, 62 : 5-15.

Benjamin Mathiot
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

CLÉMENT Daniel, 2019, *Les récits de notre terre. Les Algonquins*. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Tradition orale », 170 p., illustr.

Daniel Clément — anciennement conservateur d'ethnologie au Musée canadien des civilisations et directeur de recherche au Centre national de la recherche scientifique — poursuit dans ce récent opus son travail d'archivage de la mythologie algonquienne. Il s'agit en effet du troisième tome de la série « Les récits de notre terre » de la collection « Tradition orale » consacrée aux « mythes, épopées, légendes, contes, fables, proverbes, dictons, chants, récits de vie » — en bref, « à la parole » des Autochtones des Amériques. Les deux tomes précédents se consacraient aux Innus et aux Atikamekw. L'ouvrage recensé ici s'intéresse aux Algonquins (Anicinabek). Clément, bien connu pour ses travaux d'ethnoscience